

LES ARTICLES EN LIGNE DE

KADATH



La civilisation de l'Indus et le mythe aryen
- Tome quatrième -

Jacques Gossart

J u i n 2 0 2 0

La civilisation de l'Indus et le mythe aryen – Tome quatrième –



Jacques Gossart

V. LA FIN D'UN MONDE

Ce texte constitue le quatrième et dernier volet de notre essai sur la civilisation harappéenne. Dans le présent exposé, nous ferons régulièrement référence aux trois premiers tomes¹, en les désignant par les mentions « T. I », « T. II » et « T. III ».

UNE CIVILISATION DISPARUE ?

« Chacun connaît la comptine à propos du clou qui manqua au fer dont la perte immobilisa le cavalier, dont l'absence détermina la défaite lors d'une bataille qui provoqua la chute d'un empire... »
(Ilya Prigogine, physicien, chimiste et prix Nobel ; Isabelle Stengers, philosophe)²

La lente déchéance

La civilisation harappéenne a commencé à décliner au tout début du II^e millénaire avant l'ère commune. La littérature mentionne des dates plus précises, mais variables selon les auteurs. En outre, la décadence ayant été progressive, il n'est pas évident de déterminer son exact point de départ. La question est d'autant plus complexe que la régression ne s'est manifestée ni partout au même moment ni partout au même rythme.

¹ Gossart, 2019a, 2019b, 2020.

² Prigogine & Stengers, 1992, p. 47.

Mais pour donner une idée et en synthèse, le monde harappéen amorça son déclin entre 2000 et 1900 AEC dans la vallée de l'Indus, alors qu'il persista encore durant quelques siècles plus au sud, dans le Gujarat et le Maharashtra.

Figure 1. (D'après Uwe Dederig at German Wikipedia / d'après Avantuputra7 & McIntosh)³

On a longtemps avancé que ce déclin était une conséquence des invasions musclées des Ārya⁴. Presque tout le monde était d'accord sur ce scénario, depuis les autorités les plus académiques tel Vere Gordon Childe (1892-1957), archéologue mondialement connu, entre autres, pour ses travaux sur le site orcadien de Skara Brae :

« [...] la civilisation [harappéenne] fut détruite par des envahisseurs barbares et les villes occupées par des étrangers illettrés. »⁵

... jusqu'aux auteurs marginaux les plus populaires, comme James Churchward (1852-1936), promoteur du fabuleux continent de Mu :

« Il y a 5000 ans environ, une race d'Aryens descendit en Inde des vallées sauvages de l'Hindou Koosh et des hautes montagnes environnantes. [...] Bientôt, ces Aryens [...] chassèrent leurs bons maîtres du pays et les repoussèrent jusque dans les montagnes aux neiges éternelles. »⁶

Les textes classiques eux-mêmes semblaient confirmer ce scénario, de nombreux passages mettant en avant la brutalité guerrière des Ārya. Ainsi le *R̥g-veda* :

« Chantez cet Indra qui, dans les combats, porté sur un char, renverse ses ennemis par le choc de ses coursiers. »

[...]

« Au milieu des hennissements (des chevaux), des cris, des souffles haletants, Indra gagne de (glorieuses) dépouilles. [...] »⁷

À une certaine époque, la notion d'invasion était fort à la mode, et constituait l'argument favori lorsqu'il s'agissait d'expliquer les périodiques bouleversements qui affectent les civilisations. L'argument de « l'invasion aryenne destructrice » ne choquait donc pas grand-monde, en dépit du fait que cette prétendue conquête guerrière avait laissé bien peu de traces ; et même, à vrai dire, bien trop peu. Car où étaient les monceaux de cadavres, les corps meurtris par la flèche et par l'épée ? Où étaient les murs calcinés,

³ McIntosh, 2008.

⁴ Sur le rôle des Ārya et leurs relations avec les Harappéens, voir T. II, p. 27-44.

⁵ Childe, 1953, p. 247.

⁶ Churchward, 1972, p. 287-288.

⁷ Langlois, 1984, RV : 1.1.5.4 & 1.2.11.16.

les armes abandonnées, les vestiges des chars ? Il fallut bien se rendre à l'évidence : cette sombre histoire d'invasion aryenne ne tenait décidément pas la route, et il fallut donc, bon gré mal gré, la ranger aux archives.

L'idée que les Ārya aient eu un rôle déterminant dans le déclin de la civilisation indo-gangétique est aujourd'hui totalement abandonnée. Pour ceux qui soutiennent l'hypothèse aryo-harappéenne, cet abandon va de soi puisque les peuples ārya et harappéen ne font qu'un. Et pour les autres, c'est-à-dire ceux qui défendent la théorie classique d'une migration aryenne dans la première partie du II^e millénaire, l'effondrement plus ou moins rapide du monde harappéen « précède et peut-être permet les migrations de peuples de langue (partiellement ?) indo-européenne »⁸.

Les causes du déclin sont donc à rechercher ailleurs. Elles sont multiples, à la fois géologiques et socio-économiques. Pour ce qui est des causes naturelles, le phénomène majeur est un changement climatique amenant une augmentation de l'aridité. C'est d'ailleurs sans doute ce même changement qui favorisa ces mouvements de population dont la migration aryenne représente une phase importante. Car en fait, c'est une grande partie de l'Asie qui subit ces modifications climatiques, avec des phases de diminution et même de cessation des pluies⁹. Pour le sous-continent indien, on trouve des traces d'un bouleversement hydrographique, dont une modification du cours du Gange et l'assèchement de la Sarasvatī¹⁰. L'aspect socio-économique n'est pas moins significatif. On constate ainsi un recul marqué des échanges commerciaux, tant régionaux qu'internationaux, et une chute de la production agricole, conséquence d'une surexploitation et d'un épuisement du sol¹¹, ainsi que d'une baisse du niveau des nappes phréatiques. On évoque aussi la dissolution des sels présents dans le sol par l'eau stagnante des canaux d'irrigation, rendant les champs stériles. S'ensuivront des déplacements de population vers le sud et l'abandon progressif des villes.

Les signes de la décadence sont bien visibles dans l'architecture urbaine¹². Cette évolution se remarque clairement à Mohenjo-daro, ville fouillée à partir de 1925, entre autres par les Anglais John Marshall et Mortimer Wheeler. Les constatations de terrain illustrent le processus d'une déchéance marquée par la détérioration continue de l'urbanisme et du niveau de vie dans les couches récentes : maçonnerie et dallage bâclés, édifices anciens démembrés et réutilisation des matériaux récupérés, disparition des règles urbanistiques... Selon Wheeler, ce processus de dégradation fut causé par les crues annuelles de l'Indus lesquelles, exhaussant les fonds submergés, élevèrent le niveau hydrostatique. Face à cette situation, les habitants construisirent des barrages, dont l'efficacité laissa régulièrement à désirer. En effet, les imposants étagements d'apports alluvionnaires mis en évidence lors des fouilles montrent clairement que les mesures de protection mises en œuvre furent à de multiples reprises tenues en échec face aux assauts du fleuve. Et Wheeler de conclure : « il se peut fort bien qu'une

⁸ Angot, 2017, p. 84.

⁹ Daniélou, 1983, p. 62.

¹⁰ T. I, p. 8 & T. II, p. 34-36.

¹¹ Lal, 2014.

¹² Par exemple : ^{a)} Childe, 1953, p. 247 ; ^{b)} Wheeler, 1966, p. 131-133.

population contrainte de mener sans fin une lutte harassante contre un ennemi qui, sans fin, revenait à la charge ait fini par éprouver quelque lassitude. »¹³

La même dégradation progressive se constate à Dholavira (Gujarat), une cité harappéenne située aujourd'hui en territoire indien. Elle a été découverte en 1967 par l'archéologue indien Jagat Pati Joshi, et fouillée par l'Archaeological Survey of India. Occupé dès l'époque pré-harappéenne vers 3500 AEC, le site a vu se développer une cité prospère à la structure typiquement harappéenne, avec sa citadelle et sa ville basse. À son apogée, elle figurait parmi les cinq plus grandes villes harappéennes. Les fouilles les plus récentes ont permis d'établir que Dholavira avait été temporairement abandonnée durant un siècle, entre 1650 et 1550 AEC, puis partiellement réoccupée jusqu'en 1450. Durant cette dernière phase, « La ville basse n'était pas du tout occupée. [...] Les maisons étaient aménagées différemment. Elles étaient mal bâties. Après une occupation de plus d'un siècle, les Harappéens ont déserté la ville, laquelle a pu être abandonnée pendant quelques siècles. »¹⁴

Figure 2. Vue générale du site harappéen de Dholavira. (Himalyan)

Un tel déclin, aussi progressif qu'inéluctable, dû au premier chef à des causes naturelles, n'est pas une exception dans l'histoire du monde, et l'île de Pâques constitue sans doute un des exemples les plus médiatisés. On a longtemps soutenu que la déchéance des Îliens était la conséquence d'une déforestation aussi frénétique qu'irresponsable, le transport des fameuses statues (*moai*) nécessitant l'utilisation de grandes quantités de rondins de bois. Cette idée d'une gestion déraisonnable était d'autant plus séduisante qu'elle était bien dans l'air du temps, le parallèle avec nos propres errements écologiques étant évident. Mais aujourd'hui, la théorie de la sur-déforestation est progressivement abandonnée par les spécialistes : des études de plus en plus nombreuses et précises tendent à démontrer que la cause du déclin des Îliens est fort probablement due à des conditions environnementales devenues difficiles pour des raisons indépendantes des activités locales¹⁵. Reprenant la thèse de l'archéologue Nicolas Cauwe, François Dederen conclut : « l'île de Pâques n'est pas l'exemple type de l'incurie des hommes qui dilapident leurs ressources naturelles, les conduisant ainsi à leur perte. Mais, que tout au contraire, l'île de Pâques est le parfait exemple de la ténacité des hommes pour assurer leur survie et leur capacité d'adaptation lors d'un dérèglement climatique. »¹⁶

Un riche héritage

La civilisation harappéenne en tant que telle finit par disparaître totalement des conversations dans les pays voisins ; en Mésopotamie, le nom « Meluhha », qui

¹³ Wheeler, 1966, p. 133.

¹⁴ Subramanian, 2010. [Traduction] Site consulté le 12/02/2020.

¹⁵ Stevenson et al., 2014, p. 1025-1030.

¹⁶ Dederen, 2017, p. 3.

désignait fort probablement le pays de l'Indus, devint, après le milieu du deuxième millénaire, en quelque sorte vacant (on parlerait aujourd'hui de « nom de domaine » à céder), et on l'emploiera à partir de cette époque pour désigner l'Égypte¹⁷. Toutefois, cette extraordinaire civilisation ne disparut pas intégralement du paysage du sous-continent indien. Dans la dernière phase de son déclin, elle se fondit dans les cultures locales, « jouant un rôle dans le développement du style de vie villageoise, si caractéristique du sous-continent indien à l'heure actuelle »¹⁸. Son héritage se retrouvera, entre autres, dans la culture post-urbaine de la phase Jhukar (Sindh), dans la région entre Gange et Yamuna, dans la haute vallée du Gange, ainsi que dans les diverses cultures chalcolithiques du Gujarat, du Rajasthan, du Madhya Pradesh et du Maharashtra.

Son empreinte se retrouve dans le domaine matériel, notamment dans des objets de la vie courante tels moyens de transport et outillage, mais aussi dans la structure des villes en ses divers éléments, et plus particulièrement le centre culturel avec sa plateforme élevée et son plan d'eau¹⁹, ainsi que ses rues disposées à angle droit. En outre, nous avons vu que certains éléments de la religion harappéenne avaient durablement façonné les esprits, et que leur influence sur l'hindouisme, et plus spécialement sur le shivaïsme, était bien réelle²⁰. En plus de Śiva lui-même, il faut mentionner la déesse Kālī, dont le caractère anaryen – et donc antérieur à la période védique – est souligné par Louis Renou²¹. On peut aussi épinglez les allusions au fleuve Sarasvatī, *primus inter pares* des fleuves sacrés, élément important du paysage aux temps harappéens, assimilé à la déesse de la sagesse et des arts à partir des textes sacrés védiques. Outre les passages dans le *Ṛg-veda* que nous avons recensés précédemment²², on peut ainsi lire, dans cet extrait des *Upaniṣad* associant Sarasvatī-rivière et Sarasvatī-déesse :

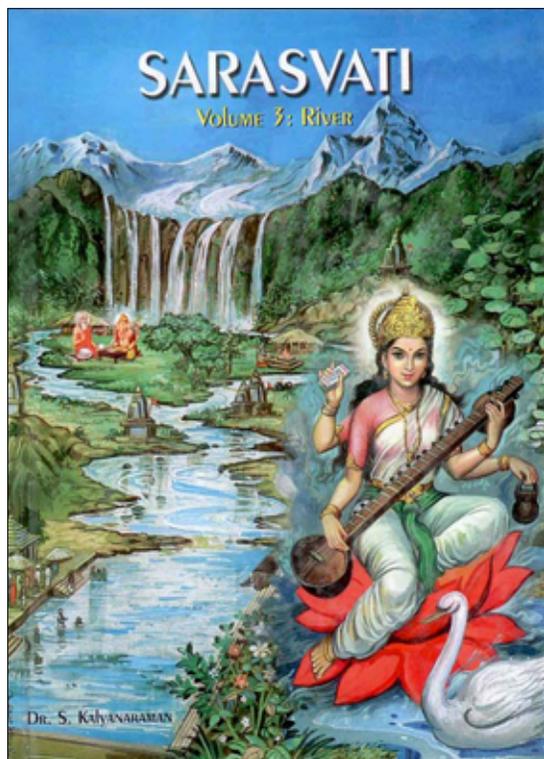


Figure 3. Le troisième tome d'une série²³ consacrée à Sarasvatī, déesse des arts, de la connaissance, de la musique et de la parole. Sur la couverture de ce volume traitant de Sarasvatī-rivière, la déesse aux quatre bras tient un livre et joue d'une sorte de luth, la viṇā. Elle est assise sur une fleur de lotus et est accompagnée de sa monture le cygne, blanc comme le vêtement de la déesse.

¹⁷ Nissen, 1989, p. 49.

¹⁸ Fairservis, 2002, p. 72.

¹⁹ T. III, p. 19, 25-26.

²⁰ T. III, p. 29-35.

²¹ Cité in Casal, 1969, p. 208.

²² T. II, p. 34-35.

²³ Kalyanaraman, 2003.

« *Aim !* Mère chérie ! La plus grande des rivières ! La plus grande des déesses ! Ô Sarasvati ! Nous voici nus de louanges, ou presque. Ô Mère ! Fais-nous un nom qui devienne grand ! »²⁴

Soit dit en passant, le cours d'eau – qui fait toujours l'objet de vifs échanges entre scientifiques qui tentent d'en déterminer le cours exact – va même jusqu'à alimenter le débat politique dans l'Inde d'aujourd'hui²⁵.

Enfin, l'influence de la culture harappéenne se constatera au cœur même de la communauté védique, désormais dominante. C'est ainsi que des représentants de l'ancienne population pourront conserver des positions élevées jusque dans la société post-védique. Pour ne prendre qu'un exemple, au VI^e siècle AEC, le prêtre personnel de Shuddhodana, *rājā* du clan des Śākya et père du futur Buddha, se nommait « Asita ». Or, *asita* signifie « sombre », « pas blanc », et fait référence à la couleur de sa peau, indicatrice de son ascendance pré-aryenne²⁶. Et puisqu'il est ici question de couleurs, on peut encore ajouter que « couleur » – dont la couleur de peau – se dit *várṇa* en sanskrit ; un terme qui signifie également « caste ». De là à conclure que les castes se constituèrent en fonction de la couleur de la peau – et donc selon un clivage aryen / post-harappéen –, il n'y a qu'un pas, vite franchi. Sans entrer dans un débat qui nous entraînerait trop loin, ajoutons simplement que cette hypothèse n'est pas unanimement acceptée. Ainsi peut-on mettre en avant une autre signification de *várṇa*, soit « qualité », désignant ainsi, par analogie, « la nature particulière d'un être »²⁷. (Pour en savoir plus sur l'organisation de l'institution des castes, voir l'annexe I en fin de document.)

LES HÉRAULTS DE L'APOCALYPSE

« J'ai fait sortir de toi un feu pour te dévorer ; je t'ai réduit en cendres sur la terre, aux yeux de tous ceux qui te regardaient. »
(Ézéchiel)²⁸

Des cadavres dans la ville

À l'opposé de l'hypothèse généralement admise d'une déchéance « naturelle » plus ou moins lente de la civilisation harappéenne, celle que nous allons maintenant aborder est rejetée sans appel par la plus grande partie de la communauté scientifique, alors que la Toile et les réseaux sociaux en ont fait leurs choux gras ; une opposition de points de vue tout à fait classique, généralement d'autant plus vive que l'objet de la discorde remonte à un passé plus lointain. Cette deuxième hypothèse avance que la civilisation de l'Indus aurait été anéantie par une gigantesque explosion, conséquence d'une guerre mondiale faisant intervenir, selon les auteurs, des extraterrestres

²⁴ Buttex, 2012, *Sarasvati Rahasya Upanishad* : 35, p. 634.

²⁵ Voir par exemple Sandhu, 2017.

²⁶ Schumann, 2011, p. 22.

²⁷ Guénon, 2014, p. 199.

²⁸ 2006, *Jérus.* : Ez, 28.18.

et/ou des Atlantes, toujours présents quand on a besoin d'eux. Étant donné la masse considérable d'affirmations plus ou moins délirantes qui circulent en tous sens sur les réseaux – les sociaux et les autres –, nous allons consacrer quelques pages à ce qui nous semble être une utile mise au point.

On retrouve ici un scénario largement rabâché, composé des mêmes éternels éléments de base : une civilisation des origines (l'Atlantide, Mu et/ou extraterrestre), des connaissances technologiques très avancées (et les armes de destruction massive qui vont avec), une élite qui, délaissant sagesse et vertu, déclenche un conflit aussi violent que destructeur. Quant à la gigantesque explosion qui constitue le moment fort de l'histoire, elle est généralement nucléaire. Ce scénario s'inscrit dans un contexte défini comme « néo-évhémériste », dont la production la plus connue est la théorie dite « des Anciens astronautes ».

À l'origine du scénario-catastrophe harappéen : la découverte de squelettes dans différentes zones d'habitation de Mohenjo-daro. Mortimer Wheeler – et beaucoup d'autres après lui – voyait dans ces squelettes les macabres témoins de l'invasion par les Aryens²⁹. Nous étions donc bien dans un contexte d'événement violent, mais dans une version encore très sage, tout à fait en phase avec le contexte historique tel qu'il était envisagé à l'époque, celui de « l'invasion aryenne ». L'étape suivante consista à passer sans transition du massacre de quelques individus par la lance et par l'épée, à l'anéantissement apocalyptique d'une civilisation entière. Dans un livre paru en 1979³⁰, le chercheur anglo-indien David W. Davenport et le journaliste italien Ettore Vincenti rapportèrent que, selon le résultat d'analyses menées à l'université de Rome, certains artefacts trouvés à Mohenjo-daro – tessons de poteries, briques, fragments de bracelets... – auraient été soumis pendant un temps très bref à des températures estimées à 1500° C. Mais par ailleurs, ces mêmes analyses n'auraient détecté aucune



Figure 4. Quelques-uns des squelettes de Mohenjo-daro, localisés respectivement en zones HR et DK. (George Dales³¹)

²⁹ Wheeler, 1966, p. 133-134.

³⁰ Davenport & Ettore, 1979.

³¹ Dales, 1964.

radioactivité particulière, alors que d'autres auteurs affirment au contraire que les « douzaines [*sic*] de squelettes qui ont été trouvés dans la région [*resic*] de Mohenjo-Daro présentent une radioactivité excédant la norme de presque 50 fois »³² ; une information reprise sur Internet et devenue virale au fil du temps. La présence avérée de cadavres aurait pu trouver sa cause dans des circonstances diverses et en quelque sorte naturelles par rapport au lieu et à l'époque. Cependant, Davenport et Vincenti, bientôt suivis par l'habituel cortège des défenseurs de civilisations antiques hautement technologiques, prirent un tout autre chemin, mettant les constatations de terrain et les prétendus résultats de laboratoire en relation avec certains récits de la mythologie indienne, et particulièrement ceux faisant intervenir des armes au pouvoir dévastateur. Les grandes épopées telles le *Mahābhārata* et le *Rāmāyana* parlent en effet d'armes terrifiantes, par ailleurs utilisées conjointement aux classiques épées, arcs et autres massues à clous.

Face aux opinions tranchées qui envahissent la littérature consacrée au sujet, essayons donc d'y voir un peu plus clair, en commençant par les fameux squelettes mis au jour à Mohenjo-daro. Entiers ou fragmentaires, adultes des deux sexes et enfants, ils sont au nombre de trente-sept³³. Ils ont été découverts dans différentes zones d'habitation de Mohenjo-daro, dont une pièce d'une maison pour treize d'entre eux et les marches d'un escalier pour quatre autres³⁴. Par contre, aucune de ces dépouilles n'a été localisée dans la partie haute de la ville. L'absence d'armes à leurs côtés renforce l'idée qu'il ne s'agit pas de victimes de combats. Selon toute vraisemblance, ces squelettes relèvent de différentes périodes mais les méthodes de fouilles approximatives mises en œuvre à l'époque n'ont pas permis plus de précisions. Enfin, et comme on pouvait s'y attendre, aucune trace de radioactivité anormale n'a été constatée sur aucun de ces squelettes, Davenport et Vincenti eux-mêmes l'avaient admis.

Alors, d'où peut bien sortir cette affirmation d'une « radioactivité cinquante fois supérieure à la normale » ? En fait, l'origine de cette information est à rechercher du côté de la Russie. Comme le précise l'auteur américain David Hatcher Childress³⁵, c'est en effet dans un ouvrage russe, signé d'un certain Alexander Gorbovsky, intitulé (titre russe traduit) *Mystères de l'histoire ancienne* et publié à Moscou en 1966, qu'il est fait pour la première fois mention de cette donnée en tant que telle. Cette « découverte » sera ensuite largement relayée par nombre d'auteurs marginaux, et notamment par l'équipe de la revue *Planète*, qui considérait le livre d'Alexandre Gorbovsky comme important et tout à fait digne d'intérêt.³⁶ Malheureusement pour les rédacteurs de *Planète* et pour tous ceux qui leur ont emboîté le pas, Gorbovsky ne mérite pas l'intérêt qu'ils lui ont porté, et la véritable histoire des « squelettes radioactifs » de Mohenjo-daro est bien différente. Elle naît très loin de l'Indus, en 1960, dans un rapport du radiologue britannique William Valentine Mayneord, publié avec d'autres dans le recueil *Report*

³² 2007, « Une explosion nucléaire antique en Inde ? ».

³³ M. A. Halim en recense trente-huit ; une légère distorsion peut-être due à la manière de réassembler les fragments de squelettes.

³⁴ Halim, 1989, p. 204.

³⁵ Childress, 2000, cité in Irna, 2018. Blog consulté le 25/03/2020.

³⁶ 1968. *Le Nouveau Planète*, p. 120.

to the Medical Research Council³⁷ de cette année-là, à propos d'un os égyptien à la radioactivité qualifiée de normale, et conservé au British Museum :

« Il est intéressant de souligner que nous avons obtenu du British Museum la côte d'un Égyptien décédé il y a près de 4000 ans. L'activité alpha totale est de 0.34 μmc /gramme d'os séché. Cette mesure, unique preuve dont nous disposons, suggère que l'activité alpha naturelle de l'os humain, il y a 4000 ans, était proche de la valeur moyenne de nos échantillons osseux actuels. »³⁸

En outre, dans l'article précédant celui de Mayneord dans le rapport, il est fait mention de mesures faites sur du sable de monazite en Inde, dans le Kerala³⁹. À partir de là, l'histoire devient rocambolesque, avec une série d'erreurs, de malentendus et d'approximations. Cela commence par la publication, en 1962, d'un article de deux chercheurs russes, A. V. Lebedinsky et Y. G. Nefedov. Ils y traitent de plusieurs sujets, dont, successivement (le « successivement » a son importance) les sables de monazite en Inde et l'os égyptien du British. À propos de ce dernier, les deux chercheurs commentent les résultats de Mayneord. Mais les Russes commettent deux erreurs. La première est une erreur par omission, car ils identifient l'os par son seul âge, sans mentionner son origine égyptienne. La deuxième est plus grave car ils font ce qui semble être une erreur de lecture, telle que la radioactivité se retrouve être « 50 fois supérieure à celle de l'homme actuel »⁴⁰. Et c'est alors qu'intervient Gorbovsky qui, à la lecture du rapport Lebedinsky-Nefedov, réinterprète faussement les données en mélangeant les deux sujets (sable indien et os égyptien). Il fait ainsi de l'os égyptien un os indien, lui attribue une radioactivité « 50 fois supérieure à la normale » et, dans la foulée, le transforme en un squelette complet. Au fil des relectures et des réécritures des relectures, le squelette fera des petits, pour en arriver aux « douzaines de squelettes présentant une radioactivité excédant la norme de presque 50 fois ».

Pas plus que les sceaux en stéatite à la surface vitrifiée évoqués dans notre tome III⁴¹, les squelettes de Mohenjo-daro ne sont en rien des preuves d'une prétendue guerre nucléaire aux temps harappéens. Affaire classée donc ? Eh non, pas tout à fait, car les partisans d'une fin apocalyptique des Indusiens ont plus d'un argument dans leur sac.

Mahābhārata : ce qu'il dit et ce qu'on lui fait dire

Qu'il s'agisse de Davenport-Vincenti, de leurs partisans ou de leurs émules, pratiquement tous ont fait appel aux grands classiques indiens pour justifier leurs hypothèses technico-catastrophistes. Et parmi ceux-ci, le *Mahābhārata* a été particulièrement sollicité. Cette œuvre, toujours populaire en Inde – surtout sous forme télévisuelle il est vrai – et aujourd'hui mondialement connue, est une gigantesque épopée rédigée

³⁷ 1960. *The Hazards to Man of Nuclear and Allied Radiations: A Second Report to the Medical Research Council*.

³⁸ Mayneord, 1960, p. 74. [Traduction]

³⁹ Spiers, 1960, p. 66.

⁴⁰ Pour une lecture du texte russe et sa traduction, voir Irna, 2018. Blog consulté le 25/03/2020.

⁴¹ T. III, p. 2.



Figure 5. Que ce soit sous forme écrite, de peinture ou de spectacle, le Mahābhārata fait partie de ces rares œuvres qui sont connues et appréciées dans le monde entier. (The Dance of the Mahabharata, Bali Art Festival - Kartika D. Suardana) – Voir aussi l'illustration en page de titre : une scène de la bataille de Kurukṣetra opposant les Kauravā et les Pāṇḍavā. (Bhagavad-Gītā, manuscrit du XIII^e (?) siècle - Domaine public)

entre ca. le IV^e siècle AEC et ca. le IV^e siècle EC, son élaboration étant sans doute plus ancienne, antérieure en tout cas à la naissance du bouddhisme (VI^e siècle AEC), car on n'y trouve aucune allusion à cette religion, pas plus qu'au jainisme.

Comme souvent, elle est traditionnellement attribuée au sage Vyāsa. Elle compte quelque 100 000 vers (*śloka*) répartis en dix-huit livres (dont la célèbre *Bhagavad-Gītā*). Cette œuvre majeure de la culture indienne est considérée comme le « cinquième Veda ». Le *Mahābhārata*, la « grande [geste] des Bhārata » est l'histoire de la guerre entre deux branches du clan des Kuru, rattaché à la dynastie Bhārata. On y voit ainsi s'opposer les Kauravā et les Pāṇḍavā, lors d'innombrables batailles

toutes plus sanglantes les unes que les autres. Mais le *Mahābhārata* n'est pas qu'un récit guerrier, c'est aussi un livre qui aborde tous les aspects de la vie : religion, pensées philosophiques, code civil, réflexions sur la condition humaine, arts et sciences. Toutefois, selon les néo-évhéméristes, cette œuvre majeure de la littérature indienne serait truffée de récits décrivant les effets d'armes de destruction massive. Allons donc voir cela sur place, en nous plongeant dans le texte lui-même.

Il ne saurait être question de recenser tous les passages du *Mahābhārata* qui évoquent peu ou prou les prétendues armes et véhicules « extraordinaires ». D'ailleurs, et soit dit en passant, il n'existe en français aucune traduction intégrale du *Mahābhārata* ; la seule version complète en langue moderne est l'anglaise de Kisari Mohan Ganguli (1848-1908). Mais voici quelques exemples pris au fil de la lecture.



Figure 6. Selon la tradition, le sage Vyāsa a dicté le Mahābhārata au dieu Gaṇeśa (Ganesh). (DR)

« Pārtha, cet éminent Kuru, enleva la corde du grand et terrible arc Gāṇḍīva au son puissant, exterminateur des ennemis les plus forts, grâce auquel il avait vaincu sur un seul char tous les dieux et tous les humains et conquis des contrées prospères. [...] Le puissant Bhīmasena enleva la corde de son arc [...], cet arc dont le claquement de corde semblable au fracas d'une montagne qui se fend ou à un coup de tonnerre faisait fuir les ennemis du champ de bataille [...] »^{42(a)}

Quoique formidables, ces arcs n'en restent pas moins des armes tout à fait classiques dans le contexte guerrier de l'époque, et on les retrouve au cœur de toutes les batailles présentes dans le *Mahābhārata*. Le son dévastateur de l'arc Gāṇḍīva et le claquement de la corde semblable à un coup de tonnerre ne sont rien d'autre que des hyperboles tout à fait courantes dans les épopées et autres gestes du monde entier, destinées à présenter les événements relatés comme extraordinaires.

« [Le char] qu'il avait fait surgir de son esprit était grand comme une ville. Il était attelé de chevaux divins, muni de toutes les protections et embelli d'un revêtement d'or portant les emblèmes de la lune et du soleil. L'arc à la main, portant son carquois et ses protège-doigts en peau d'iguane, Akṛtavraṇa, le connaisseur du *veda*, l'ami préféré du Bhārgava, conduisait le char de ce guerrier qui brûlait d'en découdre. »^{42(b)}

Certes de proportions et d'aspect remarquables, ce char n'a pourtant rien d'anachronique : il est tiré par des chevaux et ses passagers portent l'arc et le carquois. Simplement, c'est un char qui sort de l'ordinaire et cela se comprend, car qu'aurait donc pensé le lecteur lambda, si le grand sage Akṛtavraṇa avait conduit un minable véhicule assemblé de guingois, tout juste assez grand pour porter deux hommes et péniblement tiré par de pauvres haridelles ?

« [Les guerriers] attaquèrent Bhīṣma tout seul avec des javelots, des armes de jet, des nuées de traits qui l'enveloppèrent complètement, des lances, d'excellentes épées, des flèches de fer tranchantes, d'autres en forme de dent de veau et de demi-lune. »^{42(c)}

Même si elles sont d'une redoutable efficacité, les armes énumérées dans cette sorte d'inventaire n'en restent pas moins de leur temps, que l'on retrouve à longueur de pages, et du début à la fin du *Mahābhārata*. Pour trouver du vrai sensationnel, il faut chercher un peu :

« [...] Rāma aux grandes observances, plein de colère et d'impatience, fit apparaître l'arme suprême Brāhma. Je ripostai en lançant aussi l'arme Brāhma. Elle se mit à flamboyer, offrant un spectacle de fin de *yuga*⁴³. Les deux armes se heurtèrent à mi-course sans avoir atteint leur but. Le ciel fut entièrement embrasé de *tejas*⁴⁴ et toutes les créatures connurent la détresse. [...] La terre avec ses montagnes, ses forêts et ses arbres se mit à trembler. [...] Le ciel flamboya et des fumées s'élevèrent des dix points cardinaux. Les habitants de l'espace ne purent se maintenir dans les airs. »⁴⁵

Curieuse histoire que ces armes qui « se heurtent à mi-course sans avoir atteint leur

⁴² Péterfalvi, 1985, *Mahābhārata* : (a) Livre IV, vol. 1, p. 272-273 ; (b) Livre V, vol. 1, p. 363-364 ; (c) Livre VI, vol. 2, p. 52-53.

⁴³ Dans le présent contexte, le *yuga* désigne un âge du monde, une période cyclique de plusieurs millions d'années. Pour plus de détails sur les âges cosmiques, voir T. III, p. 33.

⁴⁴ Terme évoquant la flamme, la chaleur et l'éclat, mais aussi l'énergie vitale.

⁴⁵ Péterfalvi, 1985, *Mahābhārata* : Livre V, vol. 1, p. 368.

but » mais provoquent néanmoins des dégâts considérables. Comme le suggère le sanskritiste Jacques Keyaerts, ce phénomène est peut-être à mettre en relation avec le procédé magique du *saṃhāra*, qui permet de détourner un projectile pour le ramener à son point de départ⁴⁶. Remarquons en tout cas que cet épisode se retrouve ailleurs, dans un passage du *Śrīmad Bhāgavatam*, qui décrit les effets du *brahmāstra* ou « arme de Brahmā » (le *Mahābhārata* et le *Śrīmad Bhāgavatam* sont attribués au même auteur légendaire, le sage Vyāsa) :

« Śrī Sūta Gosvāmī dit :

Ayant entendu les paroles du Seigneur Suprême, Arjuna se purifie en touchant de l'eau selon le rite, tourne autour de Śrī Kṛṣṇa puis lance son propre *brahmāstra*, pour neutraliser celui d'Āśvatthāmā.

Quand fusionnent les radiations des deux *brahmāstras*, un grand cercle de feu, tel le disque solaire, enveloppe dans leur totalité les astres du firmament et les espaces intersidéraux.

Dans les trois mondes, tous commencent à souffrir terriblement de la chaleur produite par les deux armes réunies. Chacun pense alors au *sāmvartaka* [force d'énergie et de feu utilisée par Indra], le feu qui, venu le temps de l'annihilation, détruit l'univers entier. »⁴⁷

Reconnaissons-le, ces passages sont plus délicats à interpréter, et on peut comprendre que des chercheurs aient pu penser à une forme de « super-arme ». Cela dit, il est quand même étrange que les possesseurs d'engins aussi efficaces ne les utilisent qu'occasionnellement, leur préférant la plupart du temps des armes aussi primitives que des lances et des flèches. (Mais peut-être faut-il être expert en stratégie militaire antique pour comprendre la pertinence de ces choix...)

La question se pose : contre toute logique historique, pourrait-il s'agir d'une véritable description de faits d'armes réels, ou bien se trouve-t-on en présence d'une hyperbole poétique portée à l'extrême ? Gardons à l'esprit que le *Mahābhārata* n'est pas un récit historique. C'est une épopée remplie de magie et de pouvoirs surnaturels ; de dieux, de héros et de démons qui, contre toute attente, survivent aux blessures infligées par des armes bien ordinaires :

« [Irāvāt] cribla de traits tous [les] membres [du démon] et c'est ainsi que l'éminent *rākṣasa*⁴⁸ fut coupé en morceaux par les flèches qu'il recevait sans arrêt. Mais il ressuscita sous la forme d'un jeune homme car les êtres de son espèce ont un pouvoir magique inné qui leur permet de changer d'âge et de forme à volonté. »⁴⁹

Par parenthèse, si l'on suit le raisonnement « au pied de la lettre » des néo-évhéméristes, selon lequel les armes formidables décrites dans le *Mahābhārata* sont réelles, il faudrait prendre également pour argent comptant des récits tels que l'épisode du *rākṣasa* coupé en morceaux et ressuscité...

⁴⁶ Keyaerts, 1981, p. 8.

⁴⁷ Prabhupāda, 1978, *Śrīmad Bhāgavatam* : Livre I, chapitre VII, versets 29-31.

⁴⁸ Le *rākṣasa* est un ogre vampire aux crocs pointus et à la langue pendante qui se nourrit de chair crue.

⁴⁹ Péterfalvi, 1985, *Mahābhārata* : Livre VI, vol. 2, p. 25.

Des chars volants non identifiés

La redoutable technologie guerrière évoquée par les néo-évhéméristes ne se limite pas aux super-armes : elle inclut l'utilisation de véhicules tout aussi sophistiqués, les *vimāna*. À première vue, nous ne sommes plus tout à fait dans le contexte harappéen. Plus tout à fait mais encore un peu, nous le verrons dans un instant.

Au départ, ce terme de *vimāna*, que l'on retrouve en abondance dans la littérature indienne, n'a rien de spécialement énigmatique. On le traduit généralement par « char aérien d'un dieu », mais on trouve aussi « trône céleste », « palanquin de transport d'une idole », « palais royal », « sanctuaire d'un temple »⁵⁰ ; toutes significations en relation avec le monde d'en haut⁵¹. En tant qu'élément d'architecture, le *vimāna* est, entre autres, une tour pyramidale surmontant un sanctuaire. Mais on trouve aussi, faisant le lien avec le *vimāna*-véhicule, des temples en forme de char, tel le temple de Sūrya (le soleil) à Konārak, sur la côte est. Détail intéressant : le *vimāna* en tant que temple-sanctuaire est caractéristique de l'Inde du Sud ; il relève donc de la tradition dravidienne, et remonte peut-être aux temps harappéens. La même structure architecturale existe certes dans le Nord, mais elle porte alors le nom de *śikhara*.



Figure 7. Le *vimāna* pyramidal du temple de Brihadesvara à Thanjavur. À droite, le temple de Sūrya à Konārak, en forme de char. (John Kingsley / Denis Marion ⁵²)

Un des chars-*vimāna* les plus fameux est celui du démon Rāvaṇa, le méchant dans la grande épopée du *Rāmāyaṇa* (« La marche de Rāma »). Ce poème épique, que la tradition attribue au poète légendaire Vālmīki (comme dans le cas de Vyāsa, ce nom pourrait désigner une communauté⁵³) est inspiré de traditions orales qui remonteraient au VII^e siècle AEC. Il a été composé entre ca. le IV^e (III^e ?) siècle AEC et les premiers

⁵⁰ Huet, 2016.

⁵¹ Le char du commun des mortels est, quant à lui, désigné communément sous le nom de *rātha*.

⁵² <https://denismarionvoyage.wordpress.com/2018/01/08/konarak-le-temple-du-soleil/>

⁵³ T. II, p. 26.

siècles de l'ère commune. Il compte 48 000 vers répartis en sept livres. Cette œuvre, objet de nombreuses recensions dans diverses langues, source d'inspiration pour nombre d'auteurs dont des créateurs contemporains, a été abondamment traduite et a fait l'objet d'adaptations, notamment musicales. Pour ce qui est du récit lui-même, le *Rāmāyaṇa* raconte la naissance, l'éducation et les aventures du prince Rāma, par ailleurs septième avatar de Viṣṇu. (Sur les avatars de Viṣṇu, voir annexe II.) Vainqueur d'un concours au cours duquel il est le seul à pouvoir bander un arc magique, Rāma obtient la main de la princesse Sītā. Promis à un bel avenir car héritier légitime du royaume d'Ayodhya, Rāma est cependant écarté du trône de son père Daśaratha. Il s'exile alors, accompagné par son frère Lakṣmaṇa et – c'est le moins qu'on puisse en attendre – par la princesse Sītā. Après moult péripéties et force combats au plus profond de sombres forêts, Rāma part à la recherche de Sītā, enlevée par le démon (*rākṣasa*) à dix têtes Rāvaṇa, et emprisonnée à Laṅkā (sans doute l'île de Sri Lanka). Après une longue et pénible recherche, et avec l'aide d'Hanumān, général de l'armée des singes, Rāma tue Rāvaṇa, délivre Sītā et, dans la foulée, récupère son trône pour gouverner son royaume avec sagesse. Petit bémol à cette belle histoire : dans une version contestée et un brin sexiste qui comporte un « dernier livre », Sītā est finalement répudiée en raison de doutes sur sa pureté et est engloutie par la terre, alors que Rāma rejoint le ciel.

C'est dans l'épisode du rapt de Sītā qu'apparaît le *puṣpaka vimāna* (« char fleuri ») de Rāvaṇa. (En réalité, Rāvaṇa n'est pas le propriétaire légitime de ce char : il l'a volé à son frère Kubera ! On ne se refait pas...) Outre qu'il se déplace à la vitesse de la pensée, ce *puṣpaka vimāna* est bien plus qu'un simple char : c'est un véritable palais « aux ais variés d'or et de pierreries »^{54(a)}, dont les occupants jouissent en permanence d'une douce température et mangent en toutes saisons les fruits des arbres qui y sont plantés. Et c'est avec ce char bien mal acquis que Rāvaṇa va enlever Sītā :

« Au même instant apparut de nouveau le char de Rāvaṇa, ouvrage de la magie. Le ravisseur, menaçant la Vidéhaine [Sītā] avec une voix forte et des paroles brutales, la prit alors dans son sein et la plaça dans son char. »^{54(b)}



Figure 8. Parmi les innombrables scènes de la somptueuse galerie ouest du temple d'Angkor Wat (Cambodge) : le « char fleuri » de Rāvaṇa. (© Jacques Gossart)

Mais alors qu'il est en route pour rejoindre son repaire, Rāvaṇa se fait attaquer par Jaṭāyu, le roi des vautours. Au terme d'un combat acharné,

« Rāvana [...] leva son épée, il perça le flanc, il coupa les deux pieds, il trancha les deux ailes de l'oiseau, qui luttaît si vaillamment pour la cause de Rāma. »^{54(c)}

Figure 9. Jaṭāyu, le roi des vautours, attaque Rāvaṇa, le démon aux dix têtes. À droite, la princesse Sītā. (Temple Hazara Rama, Hampi, Karnataka - Jean-Pierre Dalbéra)

En tant que char aérien d'un dieu ou d'un démon, le *vimāna* n'a bien sûr rien du véhicule de monsieur tout le monde. Mais dans le contexte de l'hypothèse des néo-évhéméristes, il n'a plus grand-chose en commun avec les chars antiques, comparable plutôt à nos modernes véhicules : avions, vaisseaux spatiaux et même objets volants non identifiés. Un des premiers, sinon le premier, à avoir réinterprété la description du *vimāna* à la lumière d'une supposée super-technologie antique est William Scott-Elliot (1849-1919), écrivain théosophe qui, comme beaucoup de ses confrères, trouvait son inspiration

dans la lecture des « textes akashiques » (du sanskrit *ākāśa*, « espace, air, ciel, Éther ou substance de l'Espace »), supposées archives éthériques de l'histoire de la Terre. Dans son ouvrage *The Story of Atlantis and the Lost Lemuria*, Scott-Elliot décrit les *vimāna* de la manière suivante :

« Ces vaisseaux étaient généralement à deux places, parfois six ou huit places [...] Les vimanas (bateaux aériens) étaient faites (comme) de bois ou de métal.

[...] Quand le métal fut employé, ce fut généralement un alliage, avec deux métaux blancs et un rouge entrant dans sa composition. [...] Mais qu'ils soient de bois ou de métal, leur surface était apparemment unie, sans soudures visibles, parfaitement lisse, et ils brillaient dans la nuit comme s'ils avaient été recouverts d'une peinture lumineuse. »⁵⁵

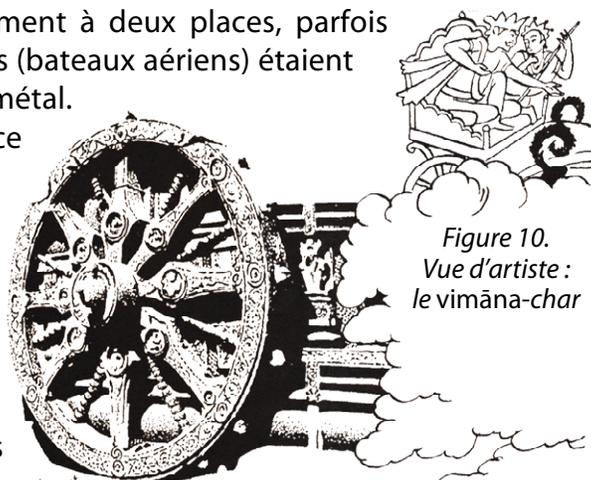


Figure 10.
Vue d'artiste :
le vimāna-char

du peintre Gérard Deuquet, en couverture du n° 19 de Kadath.

Au XX^e siècle, de nombreux auteurs décrivirent plus ou moins longuement les *vimāna* et les super-armes, dont le duo Louis Pauwels-Jacques Bergier dans leur cultissime *Le matin des magiciens*⁵⁶. Plus récemment et un des derniers en date, Fabrice Bianchin a consacré un ouvrage à la question des *vimāna*. L'objectif de l'auteur est on ne peut plus clair, tel qu'exposé en quatrième de couverture sous forme de question :

⁵⁴ Fauche, s.d., p. (a) 137, (b) 135, (c) 138.

⁵⁵ Scott-Elliot, 1896-1904. Passage cité in Bianchin, 2015, p. 135.

⁵⁶ Pauwels & Bergier, 1960, p. 252-253.

« l’humanité a-t-elle été, dans le passé, l’objet d’une rencontre avec une race exogène, en clair : avec des extraterrestres ? » Pour Bianchin, la réponse est évidemment positive : « Le Mahâbhârata expose la rencontre entre la société hindoue et une autre race, inconnue, possiblement exogène. »⁵⁷ En fait, ce livre s’inspire largement d’une certaine mouvance dont les représentants les plus connus ont pour nom Erich von Däniken, David Childress, W. Raymond Drake ou encore Andrew Tomas ; tous auteurs dont la caractéristique principale est leur engagement sans faille et sans nuance pour la cause néo-évhémériste. Cette caractéristique se retrouve très prégnante dans l’ouvrage de Bianchin, ce qui entraîne un manque d’esprit critique de la part de l’auteur. Ainsi – exemple assez explicite parmi d’autres – il affirme à propos d’une de ses sources, le *Vaimānika Śāstra* (« traité relatif aux *vimāna* »), que ce « traité fait référence en la matière, et on lui donne une grande crédibilité dans de nombreux ouvrages et articles »⁵⁸. Hélas, ce texte est loin d’avoir la crédibilité que l’auteur lui attribue. En résumé, le *Vaimānika Śāstra* sort de la clandestinité en 1952, sous forme d’extraits en sanskrit publiés par l’International Academy of Sanskrit Research à Mysore (Inde, au sud-ouest de Bengalore). Cette publication est suivie en 1959 d’une traduction en hindi, et le texte sanskrit accompagné de sa traduction anglaise est finalement édité en 1973. G. R. Josyer, fondateur et directeur de l’International Academy of Sanskrit Research, précise que le traité fut écrit par le pandit (« lettré ») Subbaraya Shastry (1866 ?-1941) durant les deux premières décennies du XX^e siècle. Mais – et c’est ici que les choses deviennent intéressantes –, le contenu de l’ouvrage aurait été délivré psychiquement à Shastry par Bharadvāja, un des sept sages (*ṛṣi*) légendaires des temps védiques⁵⁹. Nous voilà bien loin de la démarche scientifique dont se prévalent les néo-évhéméristes, la présentation de G. R. Josyer en témoigne dans ce passage :

« Il n’existe pas de matériel écrit pour l’immense volume des Védas, des Upanishads, des Shastras et des Puranas, qui sont descendus il y a plus de dix mille ans à titre de patrimoine, non seulement pour l’Inde mais pour l’humanité en général. Ils demeurent cachés dans l’éther du ciel, pour être révélés – comme la télévision – à des médiums doués de perception occulte. »⁶⁰

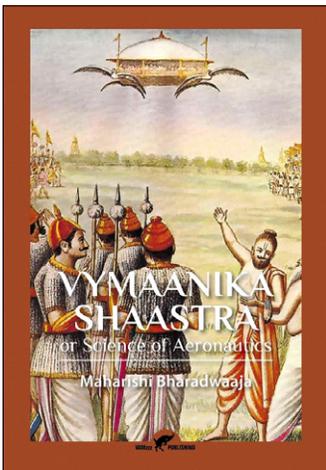


Figure 11. Couverture d’une récente édition anglaise du *Vaimānika Śāstra*⁶¹. Il s’agit vraisemblablement d’une banale vision d’artiste, évidemment sans aucune valeur de preuve. Fabrice Bianchin la reprend toutefois dans son livre, avec comme légende « Étrange gravure datant du Moyen-Âge »⁶². Cette expression ambiguë peut laisser croire au lecteur trop confiant qu’il s’agit là d’une preuve de la réalité des *vimāna-ovni*. Ultérieurement, l’auteur admettra, sans autre commentaire, que « l’image n’est pas datée du Moyen Age »⁶³...

⁵⁷ Bianchin, 2015, p. 257.

⁵⁸ Bianchin, 2015, p. 150, n. 113.

⁵⁹ T. II, p. 26.

⁶⁰ Cité in Keyaerts, 1976, p. 23.

⁶¹ Bharadvāja, 2017.

⁶² Bianchin, 2015, p. 128.

⁶³ Communication personnelle du 27/10/2016 à Patrick Ferryn, en réponse à une demande de renseignement.

Josyer nous présente ici les mêmes éléments « à-croire-sur-parole » éternellement ressassés : l'enseignement universel qui remonte à la nuit des temps, caché dans l'éther « akashique » (voir *supra* les « lectures » de Scott-Elliot), et accessible uniquement par un petit nombre d'initiés-médiums. Citron sur le gâteau : une étude menée en 1974 par des chercheurs de l'Indian Institute of Science de Bangalore a conclu que la structure des engins volants décrits dans le *Vaimānika Śāstra* allait à l'encontre de toutes les lois de l'aéronautique⁶⁴. Présentés par les néo-évéhéméristes comme extraordinaires, ces engins volants l'étaient certainement, dans la mesure où ils étaient bien incapables de voler.

Le bébé, l'eau du bain et la savonnette

« Feu du soleil », « incendie du monde », « fin de l'univers »... autant d'images qui pour nous, hommes modernes, évoquent immanquablement les drames de Hiroshima et de Nagasaki. Pour les défenseurs de l'enfer nucléaire indusien, les textes sont clairs et leur interprétation évidente. Mais à y regarder d'un peu plus près, il n'y a rien ni de clair ni d'évident dans tout cela, on l'a vu à la lecture des quelques contre-exemples proposés. Il n'est pas besoin d'insister sur les problèmes liés aux multiples traductions du sanskrit vers nos langues modernes : les traducteurs les plus chevronnés l'admettent, il est souvent difficile, voire impossible, de rendre en français, en anglais ou en allemand, les subtilités de la langue des dieux. À cela, il faut encore ajouter les inévitables erreurs des copistes, favorisées par l'utilisation d'alphabets différents. Reprenons donc les principales raisons qui font douter des théories néo-évéhéméristes.

Imaginons une soirée au cinéma avec, au programme, un bon film de science-fiction. Et nous voilà arrivés au moment crucial où l'immense vaisseau extraterrestre ayant atterri, sa porte s'ouvre lentement. Alors que, dans un silence absolu, la délégation de l'ONU dépêchée en urgence retient son souffle, un être vêtu d'un scaphandre iridescent apparaît. Il est grand – deux mètres cinquante au bas mot. Soudain, sa main droite se lève : il brandit... une massive et grossière hache en pierre ! Scénario improbable ? D'accord. Mais c'est exactement ce que les néo-évéhéméristes nous proposent, avec des aéronefs aux performances à couper le souffle, pilotés par des guerriers munis de modestes lances et de bêtes épées. Arcs et flèches, lances et épées : c'est bien là l'attirail typique du guerrier prétendument astronaute des grandes épopées antiques...

Et puis, il y a la question des chevaux. Ils sont omniprésents dans la culture de tradition védique, et on les retrouve bien évidemment en première ligne au cœur des batailles. Ce sont eux, et non quelque moteur ionique, qui font avancer les *vimāna*. Étant eux-mêmes remarquables, ils sont souvent inclus dans la description – voir par exemple l'extrait *supra* : « [Le char] qu'il avait fait surgir de son esprit était grand comme une ville. Il était attelé de chevaux divins [...] » –, mais il arrive qu'ils ne soient pas mentionnés. Peut-on alors en conclure que le char en question se déplaçait tout seul ? Certainement pas ! S'il n'est pas fait mention des chevaux, c'est tout simplement parce que leur présence va de soi dans le contexte de l'époque. À l'inverse, si un char se dépla-

⁶⁴ Mukunda & al., 1974, p. 11.

çant sans animaux de trait avait existé, le narrateur n'aurait pas manqué de souligner ce fait extraordinaire.

D'une manière plus générale, il semble parfaitement abusif de transposer ainsi notre vision d'Occidentaux du XXI^e siècle dans l'Inde antique : les contextes sont différents, les mentalités le sont tout autant. Avant donc d'interpréter un texte sacré, il convient de s'imprégner de l'univers mental et des usages du peuple considéré. Cela peut prendre de longues années, voire toute une vie ; et parfois même, comme dans le cas de l'hindouisme, on n'y arrive sans doute jamais tout à fait. Un René Guénon l'avait très bien compris : malgré l'attrait pour ce qu'il considérait comme la voie initiatique par excellence, et constatant que l'on naît hindou mais qu'on ne le devient pas, il se tourna vers l'Islam⁶⁵. La lecture d'un texte comme le *Mahābhārata* par des néophytes en spiritualité hindoue, peut très aisément mener à des interprétations plus ou moins faussées. Prenons une fois de plus un exemple concret, avec un passage du *Mahābhārata* (ch. *Karṇaparvan*) revisité par l'ufologue Michel Bougard :

« Voici un extrait où un témoin oculaire relate le bombardement auquel des vimana appartenant aux Rakshasas soumièrent son peuple :

“Nous aperçûmes dans le ciel quelque chose qui ressemblait à un nuage écarlate, comme les flammes cruelles d'un feu ardent. De cette masse, émergea un énorme vimāna peint en noir qui lança de nombreux projectiles flamboyants [...]. Le vimāna se rapprochait du sol à une vitesse incroyable [...]. L'armée en déroute fut poursuivie par le terrible vimāna jusqu'à ce qu'elle fut anéantie.” »⁶⁶

En première lecture, et comme le souligne l'indianiste Jacques Keyaerts, on croirait entendre le récit d'un témoin direct de l'apparition du *vimāna*. Michel Bougard n'hésite d'ailleurs pas à parler de « témoin oculaire ». Mais en réalité, il s'agit là d'une fausse interprétation du texte, due à une méconnaissance des conventions littéraires en Inde antique : l'utilisation de la première personne du pluriel (« nous aperçûmes ») n'est rien d'autre qu'un artifice courant lorsqu'on veut camper un messager racontant les événements à un souverain qui n'était pas présent.⁶⁷

Voici donc deux univers mis en présence sans aucun profit : celui de l'ufologue tout à fait compétent dans son domaine, et celui de l'indianiste tout aussi compétent dans le sien. La solution la plus judicieuse eût été de mettre les deux chercheurs en contact, d'instaurer l'échange de savoirs. Si, dans le cas présenté ici, ce ne fut pas possible pour des raisons pratiques, il nous semble que, d'une manière générale, l'approche pluridisciplinaire devrait être la règle de base pour toute question relevant des « mystères de l'archéologie ».

À la lecture de ce qui précède, on pourrait déduire qu'il faut rejeter en bloc tout ce qui touche de près ou de loin à l'apparition, dans le paysage de l'Inde antique, de supposées connaissances technologiques « avancées ». Mais en fait, il n'est pas obligatoire, ni même souhaitable, d'adopter une position aussi tranchée. Car à partir du

⁶⁵ Labzine, 2012.

⁶⁶ Bougard, 1974, p. 48.

⁶⁷ Keyaerts, 1976, p. 20.

moment où l'on accepte aujourd'hui l'existence très probable de civilisations extra-terrestres (les sommes considérables investies dans la recherche de vie intelligente en attestent), on ne peut exclure que des touristes de l'espace aient dans le passé visité notre bonne vieille Terre. (Quant à savoir quand, pourquoi et dans quelles circonstances, c'est une autre histoire...) Mais ce n'est pas pour autant qu'il faille accorder crédit à une certaine catégorie de chasseurs de mystères, entièrement absorbés par la traque du moindre bout de trace d'indice étayant leurs hypothèses. Le plus souvent, cette obsession débouche sur des interprétations fantaisistes des matériaux disponibles – documents et artéfacts –, voire carrément sur des falsifications de tous ordres. Mais comme le rappelle très sagement l'adage bien connu, seule l'eau du bain du bébé doit être jetée.

Il est temps de conclure. Premièrement, dans l'état actuel de nos connaissances, on peut dire et écrire sans rougir qu'il n'y a pas de mystère entourant la fin de la civilisation harappéenne. Les causes en sont multiples, mais toutes d'origine naturelle, géologiques et socio-économiques. Par ailleurs, cette fin n'eut rien de brutal, ce qui exclut tout événement soudain de type cataclysmique. Mais en dépit de ce qui s'affirme aujourd'hui comme une évidence, certains s'obstinent à rechercher des preuves de la catastrophe finale, croyant les trouver dans l'existence des « squelettes radioactifs » de Mohenjo-daro. Or, comme nous l'avons vu, toute cette histoire n'est qu'une énorme farce. M. A. Halim évoque certes, à propos des squelettes de Mohenjo-daro, « des accidents ou des événements tragiques »⁶⁸. Mais il ne peut s'agir que de faits compatibles avec le contexte de l'époque, tels des incursions sporadiques de hors-la-loi ou, comme le pensent certains chercheurs, une épidémie, peut-être le paludisme⁶⁹, laquelle aurait également participé à l'effondrement de la civilisation harappéenne. À l'opposé, l'hypothèse, souvent mise en avant, d'une explosion nucléaire ne tient tout simplement pas debout. Outre l'absence de prétendue radioactivité résiduelle (pour ne pas parler du peu de vraisemblance de l'idée même), le fait est qu'une telle explosion aurait nécessairement tué tous les habitants, et non quelques dizaines à des endroits précis ; sans compter que les squelettes ne datent vraisemblablement pas tous de la même époque. De plus, la ville aurait été rasée, comme cela a bien été montré à Nagasaki : au lendemain du lâcher de la bombe atomique, une équipe soviétique vint sur place afin de constater la puissance de l'engin. Le film tourné à cette occasion montre clairement que toutes les habitations furent rasées⁷⁰. On ne constate rien de tel à Mohenjo-daro. En conclusion, si les événements tragiques de Mohenjo-daro restent pour l'heure inexplicables, ils n'ont sans doute guère eu d'influence sur le déclin de la cité, si ce n'est dans le cadre d'une possible épidémie.

Quant au caractère extraordinaire des armes et engins décrits dans les textes sacrés indiens (*Rāmāyana*, *Mahābhārata*, *Śrīmad Bhāgavatam*...), c'est là affaire de chapelles avec, d'une côté, les partisans d'une lecture littérale, matérialiste et (très) orientée de ces récits mythologiques et, en face, les défenseurs d'une interprétation symbolique classique. Nous avons vu que, dans l'immense majorité des cas, ces récits n'avaient

⁶⁸ Halim, 1989, p. 204.

⁶⁹ Parpola, 2012, p. 5.

⁷⁰ Chauveau, 2016. Site consulté le 10/08/2016.

rien de si anachroniques, armes et véhicules étant en fin de compte bien de leur époque. Dans quelques cas seulement, le doute subsiste, comme dans ce passage du *Mahābhārata* déjà évoqué, mettant en scène ces « armes suprêmes Brāhma » qui « offrent un spectacle de fin de *yuga* » et se heurtent à mi-course. C'est en raison de ce doute qu'en toute impartialité, il est raisonnable de laisser la porte entrouverte aux interprétations plus ou moins teintées de néo-évhémérisme, pour peu qu'elles soient dûment argumentées... ce qui est très rarement le cas.

RUMINATION FINALE

« Ruminer, c'est-à-dire, à la manière des vaches, faire remonter plusieurs fois à l'esprit la nourriture intellectuelle à digérer. Mâcher, écraser, broyer, mastiquer, triturer, décomposer, réduire ce qui résiste et ne pourrait, sinon, être ingurgité sans sa transformation en substance ingérable, voilà la leçon des bovidés impavides dans la prairie. »

(Michel Onfray, philosophe)⁷¹

En 2010 paraissait en Inde le premier tome d'une trilogie, intitulé *The Immortals of Meluha*⁷². Amish Tripathi, l'auteur indien de cette œuvre romanesque du genre *fantasy*, s'est inspiré pour une bonne part des travaux historiques sur la civilisation harappéenne. On y retrouve en effet nombre d'éléments mis au jour par l'archéologie, depuis le plan des villes jusqu'au personnage de Śiva, en passant par la standardisation des briques, l'importance de l'eau et la lente agonie de la Sarasvatī ; tout cela assaisonné d'antiques traditions indiennes et d'un soupçon de sauce Bollywood. Mais bien entendu, l'auteur ne s'est pas privé de laisser courir son imagination lorsque les éléments lui faisaient défaut... ce que nous regrettons de ne pas pouvoir faire ici, au moment de conclure. Quoique nous ayons à présent une bonne idée de ce que fut la civilisation harappéenne, notre bilan compte encore un nombre non négligeable de questions sans réponses. Cela dit, la recherche évolue, lentement mais régulièrement. Vu d'ici, c'est-à-dire vu de l'Occident, on ne s'en rend pas vraiment compte, les ouvrages abordant le sujet de l'Inde antique étant peu nombreux. En outre, ces mêmes ouvrages ont le plus souvent pour sujet principal les périodes postérieures aux temps harappéens, et ne consacrent que quelques pages à la civilisation indusienne. Pour se rendre compte du dynamisme de la recherche centrée sur la question harappéenne, il faut se tourner vers le monde anglophone, avec son foisonnement d'études innovantes et contradictoires signées majoritairement par des chercheurs indiens. De ce seul point de vue, il nous a semblé que le modeste essai présenté dans ces quatre tomes de Kadath était de quelque utilité pour le public francophone.

Au terme de ces quatre volumes, nous savons maintenant à quoi ressemblaient les grandes cités harappéennes. Nous savons que le niveau de développement de cette civilisation y était remarquable à tous points de vue : politique, urbanistique, économique, artistique ; que son rayonnement culturel et commercial s'étendait bien au-delà de ses frontières ; et nous pouvons supposer que la société harappéenne se

⁷¹ Onfray, 2011, p. 270.

⁷² Tripathi, 2010.

démarqua franchement de ses grandes voisines en ce qu'elle fut peu portée sur la chose guerrière. Mais à côté de ces savoirs, de nombreux sujets, et non des moindres, restent largement ouverts au débat. Parmi ceux-ci, la question aryenne suscite toujours des polémiques d'autant plus vives qu'elle est aujourd'hui, et depuis un bon moment, au centre d'un jeu politique fortement teinté de nationalisme. Au tout début du XX^e siècle, l'activiste B. G. Tilak donnait ainsi le ton en bousculant les théories sur l'origine et l'ancienneté des premiers Indiens.

L'écriture constitue certainement un moment fort des recherches en matière de civilisation harappéenne. Son étude, liée à celle de la langue, progresse pas à pas, mais on peut quand même se demander si elle sera un jour totalement déchiffrée. Puis, il y a la religion ; un vaste domaine dont nous n'avons fait qu'effleurer les contours. En vérité, il y avait là juste de quoi donner une petite idée de ce que fut peut-être la spiritualité sur les bords de l'Indus, et l'approfondissement de ce sujet fait partie de nos projets à moyen terme. Et enfin, il y a ce dernier grand « mystère » que constitue la disparition de la civilisation harappéenne. Mais contrairement à ce que pourrait laisser croire la masse des théories fantastiques largement diffusées par les médias, le sujet est maintenant relativement bien connu, et il n'y a plus guère de mystère en ce domaine. Et l'explication est finalement fort simple : la brillante civilisation harappéenne n'a pas fait exception à une règle popularisée par Paul Valéry : elle était mortelle, et elle s'est effondrée de manière naturelle, à cause de facteurs naturels : changement climatique, inondations, épuisement des sols... Peut-être aussi – le sujet est à la mode – cet effondrement fut-il favorisé par quelque épidémie, peut-être de paludisme.

Rangée à juste titre dans la catégorie des « civilisations disparues », la civilisation de l'Indus a toutefois survécu dans l'inconscient collectif, depuis l'époque védique jusqu'à nos jours. Face à l'abondance et à la richesse des éléments harappéens présents dans la vie matérielle et culturelle du sous-continent, la conclusion s'impose : à sa manière, le monde harappéen existe toujours, et il constitue un élément vital du tissu culturel indien.

Annexes

I. Les castes

Si elles commencèrent à être davantage marquées durant la période brahmanique (ca. VI^e siècle AEC), les castes ne présentaient alors pas ce caractère rigide et inélucltable qu'elles auront par la suite. Ainsi, en ce VI^e siècle qui fut celui du Buddha, c'étaient semble-t-il les guerriers qui avaient la première place dans la société, tant du point de vue politique qu'économique. Plus tard, le célèbre et pacifique roi Aśoka (Ashoka) établit une aristocratie administrative indépendante des classes sociales⁷³. Les castes ne prirent vraiment de l'importance qu'avec la dynastie des brahmanes Śuṅga en 185 AEC ; un moyen pour ces prêtres-rois d'asseoir leur pouvoir. Le système se renforcera encore par la suite, comme élément de résistance aux influences étrangères, notamment musulmanes.

L'organisation des castes est décrite dans les « lois de Manu » (*Manusmṛti*, traité de lois qui se présente sous la forme d'un discours de Manu à des sages-ascètes *ṛṣi*, et qui traite des devoirs des individus selon leur caste ; ca. II^e siècle EC). On trouve ainsi, dans l'ordre décroissant de pureté et en fonction du rôle qu'ils jouent dans le sacrifice :

- les *brāhmaṇa*, prêtres et savants ; ils officient lors du sacrifice ;
- les *kṣatriya*, guerriers et gouvernants ; ils sont donateurs ou sacrificateurs ;
- les *vaiśya*, agriculteurs, bergers, commerçants et certains artisans ; ils sont pourvoyeurs des produits offerts en sacrifice ;
- les *śūdra*, petits paysans et artisans au service des trois premières castes ; ils sont exclus du sacrifice.

À cette quadripartition, il faut encore ajouter la catégorie hors-caste des intouchables, affectés à des fonctions et travaux jugés impurs : chasseurs et bouchers, vidangeurs, gardiens de cimetière, sages-femmes...

II. Les avatars de Viṣṇu

Le grand dieu Viṣṇu est surtout connu dans le culte populaire sous la forme de ses incarnations (*avatāra*, « descente »), dans lesquelles il se manifeste chaque fois que la loi cosmique (*dharma*) est menacée. Selon le décompte le plus connu, ces incarnations sont au nombre de dix soit, dans l'ordre d'apparition : 1. Matsya le poisson, 2. Kūrma la tortue, 3. Varāha le sanglier, 4. Narasiṃha l'homme-lion, 5. Vāmana le nain, 6. Paraśurāma, 7. Rāma, 8. Kṛṣṇa, 9. Buddha, 10. Kalki. Mais bien sûr, cette liste d'*avatāra* peut varier et on peut ainsi en dénombrier quatre, six ou vingt-deux, le *Bhāgavata Pūraṇa* estimant quant à lui que ces incarnations sont innombrables... Et parmi ces avatars innombrables, on retrouve le nom d'un certain Jésus, récupéré sans plus de façons par les brahmanes, à l'instar de Buddha.

⁷³ Aśoka, ca. 304-232 AEC. Après un début de règne fort guerrier et très sanglant, il se convertit au bouddhisme, renonçant aux conquêtes par les armes.

Bibliographie

- 1960. *The Hazards to Man of Nuclear and Allied Radiations: A Second Report to the Medical Research Council*. London: Her Majesty's Stationery Office.
- 1968. *Le Nouveau Planète*, Numéros 38 à 41. Paris.
- 1989. *Civilisations anciennes du Pakistan*, Bruxelles : Musées royaux d'Art et d'Histoire.
- 2006. *La Bible de Jérusalem*. Paris : Les éditions du Cerf.
- 2007. « Une explosion nucléaire antique en Inde ? » *Les Archives du Savoir perdu*, 11.
- ANGOT Michel, 2017. *Histoire des Indes*. Paris : Les Belles Lettres.
- BHARADWAJA Maharishi, 2017. *Vyamaanika Shaastra: or Science of Aeronautics*. Amsterdam: VAMzzz Publishing.
- BIANCHIN Fabrice, 2015. *Vimanas*. Agnières : Éditions Le temps présent.
- BOUGARD Michel, 1974. « Au cœur de l'Asie (1) : Quand les vimana sillonnaient le ciel... ». *Infoespace*, 14.
- BUTTEX Martine (trad.), 2012. *Les 108 Upanishads*. Paris : Éditions Dervy.
- CASAL Jean-Marie, 1969. *La civilisation de l'Indus et ses énigmes*. Paris : Librairie Arthème Fayard.
- CHAUVEAU Loïc, 2016. « Bombe atomique : un nouveau film sur Nagasaki révélé ». *Sciences et Avenir*, 09-08-2016. www.sciencesetavenir.fr.
- Childe V. Gordon, 1953. *L'Orient préhistorique*. Paris : Payot.
- CHILDRESS David Hatcher, 2000. *Technology of the Gods: The Incredible Sciences of the Ancients*. Kempton: Adventures Unlimited Press.
- CHURCHWARD James, 1972. *Le monde occulte de Mu*. Paris : Éditions J'ai Lu.
- DALES George F., 1964. "The Mythical Massacre at Mohenjo-Daro". *Expedition Magazine*, 6.3.
- DANIÉLOU Alain, 1983. *Histoire de l'Inde*. Paris : Librairie Arthème Fayard (1971).
- DAVENPORT David W. & Ettore VINCENTI, 1979. *2000 a.C., distruzione atomica*. Milano: Sugarco Edizioni, 1979.
- DEDEREN François, 2017. *Île de Pâques: réflexions autour des livres d'un passionné*. Bruxelles : Éditions Kadath, www.kadath.be.
- FAIRSERVIS Walter, 2002. « L'écriture de la civilisation de la vallée de l'Indus ». Dossier « Du signe à l'écriture », *Pour la science*, hors-série, octobre-janvier 2002.
- FAUCHE Hippolyte (trad.), s.d. *Le Ramayana*, poème sanscrit de Valmiky. Paris : Marpon & Flammarion.
- GOSSART Jacques, 2019a. *La civilisation de l'Indus et le mythe aryen*, tome premier. Bruxelles : Éditions Kadath, www.kadath.be.
- GOSSART Jacques, 2019b. *La civilisation de l'Indus et le mythe aryen*, tome deuxième. Bruxelles : Éditions Kadath, www.kadath.be.

- GOSSART Jacques, 2020. *La civilisation de l'Indus et le mythe aryen*, tome troisième. Bruxelles : Éditions Kadath, www.kadath.be.
- GUÉNON René, 2014. *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*. Paris : Éditions Vêga (2009).
- HALIM M.A., 1989. « Les pratiques funéraires à Harappa », in *Civilisations anciennes du Pakistan*.
- HUET Gérard, 2016. *Dictionnaire sanskrit-français*. The Sanskrit Heritage Site, <http://sanskrit.inria.fr>.
- IRNA, 2018. *Les squelettes radioactifs de Mohenjo Daro*. <https://irna.fr>.
- JACOBSEN K.A. (Ed.), 2012. *Brill's Encyclopedia of Hinduism* (volume IV). Leiden & Boston: Brill, Handbook of Oriental Studies, Section two (India) 22.
- KALYANARAMAN S., 2003. *Sarasvati* (7 vols.). Bangalore: Babasaheb Apte Smarak Samiti.
- KEYAERTS Jacques, 1976. « Les vimanas, mythe ou réalité ? ». *Kadath*, 19.
- KEYAERTS Jacques, 1981. « Énigmes dans les traditions de l'Inde ». *Kadath*, 44.
- LABZINE Alexandre, 2012. *René Guénon : Vie et Œuvre de René Guénon*. Paris : La République des Lettres.
- LAL B.B., 2014. *Why Perpetuate Myths? A Fresh Look at Ancient Indian History*. International Forum for India's Heritage (IFIH), <http://ifihhome.tripod.com>. Cycle of Time, www.cycleoftime.com/blog.
- LANGLOIS A. (trad.), 1984. *Rig-Véda : ou livre des hymnes*. Paris : Jean Maisonneuve Éditeur (1872).
- MAYNEORD W.V., 1960. "Naturally-occurring Alpha Activity", in *The Hazards to Man of Nuclear and Allied Radiations: A Second Report to the Medical Research Council*.
- MCINTOSH Jane, 2008. *The Ancient Indus Valley: New Perspectives*. Santa Barbara: ABC-CLIO.
- MUKUNDA H.S., S.M. DESHPANDE, H.R. NAGENDRA, A. PRABHU & S.P. GOVINDARAJU, 1974. « A Critical Study of the Work "Vyamanika Shastra" ». Bangalore: Indian Institute of Science.
- NISSEN Hans J., 1989. « La civilisation de l'Indus vue de la Mésopotamie », in *Civilisations anciennes du Pakistan*.
- ONFRAY Michel, 2011. *La construction du surhomme : Contre-histoire de la philosophie t.7*. Paris : Éditions Grasset & Fasquelle.
- PARPOLA Asko, 2012. "Indus Civilization (-1750 BCE)", in Jacobsen, *Brill's Encyclopedia of Hinduism*.
- PAUWELS Louis & Jacques BERGIER, 1960. *Le matin des magiciens*. Paris : Le Livre de poche.
- PÉTERFALVI Jean-Michel (trad.), 1985. *Le Mahābhārata*, 2 volumes. Paris : GF Flammarion.
- PRABHUPĀDA A.C. BHAKTIVEDANTA SWAMI (trad.), 1978. *Le Śrīmad Bhāgavatam de Vyāsa Kṛṣṇa-Dvaipāyana*, 3 volumes. Luçay-le-Mâle, Valençay : Éditions Bhakivedanta (1976, 1977).

- PRIGOGINE Ilya & Isabelle STENGERS, 1992. *Entre le temps et l'éternité*. Paris : Flammarion.
- SANDHU Khushboo, 2017. "Haryana wants Indus Valley renamed as Sarasvati civilisation". *The Indian Express*, March 2, 2017.
- SCHUMANN Hans Wolfgang, 2011. *Le Bouddha historique*. Vannes : Éditions Sully (1982-1999).
- SCOTT-ELLIOT W., 1896-1904. *The Story of Atlantis and the Lost Lemuria*. London: The Theosophical Publishing House LTD.
- SPIERS F.W., 1960. "Gamma -ray Dose-rates to Human Tissues from Natural External Sources in Great Britain", in *The Hazards to Man of Nuclear and Allied Radiations: A Second Report to the Medical Research Council*.
- STEVENSON Christofer et al., 2014. "Variation in Rapa Nui (Easter Island) land use indicates production and population peaks prior to European contact". *Proceedings of the National Academy of Sciences (PNAS)*, vol. 112, no. 4.
- SUBRAMANIAN T.S., 2010. *The rise and fall of a Harappan city*. Frontline.thehindu.com.
- TRIPATHI AMISH, 2010. *The Immortals of Meluha – Book 1 of the Shiva Trilogy*. Shennai: Westland Ltd. Publié en français sous le titre *Les immortels de Meluha*. Paris : Fleuve Éditions, 2018.
- WHEELER Mortimer Sir, 1966. *L'Inde ancienne des origines à Açoka*. Paris : Arthaud.



Illustration de page de titre : une scène de la bataille de Kurukshetra opposant les Kauravâ et les Pâñdavâ, racontée dans le Mahâbhârata. (Bhagavad-Gîtâ, manuscrit du XIII^e (?) siècle - Domaine public)

KADATH ASBL
Avenue Edmond Parmentier 36, Bte 2
B-1150 Bruxelles, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy